

GAUCHEBDO

SUCESSEUR DE LA «VOIX OUVRIÈRE» FONDÉE EN 1944 • WWW.GAUCHEBDO.CH

N° 38 • 18 SEPTEMBRE 2015 • CHF 3.-

Le philosophe André Tosel en appelle à créer un monde commun avec les migrants page 5



Le communiste russe Mikhail Kostrikov dénonce la corruption de l'oligarchie en Russie page 6



Le POP neuchâtelois veut oser le changement page 4

Corbyn le rouge passe haut la main!

GAUCHE EUROPEENNE • Après la déroute des travaillistes en mai dernier, Jeremy Corbyn, la figure de proue de l'aile anti-austérité du Labour vient d'être élu à la tête de l'opposition au Royaume-Uni, malgré une campagne médiatique assassine à son encontre.



Par son discours anti-austérité et ses positions de renforcement de l'Etat social, Jeremy Corbyn rallie de plus en plus les foules et fait revenir des membres au parti travailliste.

Il ne paie pas de mine Jeremy Corbyn. Pourtant son éléction la semaine dernière à la tête du Labour provoque déjà une tempête politique et médiatique comme on en a rarement vu en Grande-Bretagne. Le discret député travailliste de 66 ans, réélu sans discontinuer dans sa circonscription londonienne depuis 1983 n'est jamais apparu aux yeux des observateurs comme un leader potentiel pour le Labour. Pire que ça, sa candidature ne semblait être justifiée que pour diluer un peu le conformisme attendu de ces primaires où des libéraux travaillistes concourraient avec des travaillistes libéraux. En cause bien sûr, les positions «radicales» de Corbyn en matière d'économie et de politique étrangère.

Pourtant, celles-ci ne semblent pas trop éloignées du programme du Labour des années 70 et 80, avant que la thatcherisation des esprits ne fasse dériver le parti à l'origine du «welfare state» vers le néolibéralisme le plus

crasse. Parmi ces propositions, Jeremy Corbyn veut entre autres renationaliser les chemins de fer et le secteur énergétique, abolir les taxes universitaires, instaurer un revenu minimum ou augmenter les impôts des plus riches. Il propose également un «quantitative easing populaire», c'est-à-dire une émission de monnaie par la Banque d'Angleterre qui au lieu de servir à renflouer des spéculateurs, permettrait à des coopératives et des organismes municipaux de construire et de rénover plus de logements sociaux, d'écoles et d'hôpitaux. Parallèlement, il s'est opposé à la guerre en Irak, a soutenu le Venezuela bolivarien et s'est prononcé en faveur d'un référendum sur l'autodétermination de l'Ecosse et la réunification irlandaise, tout en étant un adversaire déclaré de la monarchie.

Le député le moins dépensier

Au fur et à mesure que sa candidature prenait de l'ampleur et que ses posi-

tions se renforçaient dans les sondages, des articles de presse et des déclarations assassines de l'«establishment» britannique se sont succédé afin de torpiller cette ascension, Tony Blair parlant de «catastrophe» et de «tragédie» à propos de la possible victoire de Corbyn, alors que les caciques du Cabinet fantôme travailliste annonçaient ne pas vouloir collaborer avec lui au cas où les militants le choisiraient. Las, plus les médias se montraient agressifs et dénigrants, plus la popularité de celui qui s'était fait connaître comme l'un des députés les moins dépensiers, à la suite d'une enquête parlementaire consécutive à un scandale en 2013, grimpait. En quelques mois, le nombre d'adhérents d'un Labour moribond, lessivé et en charpie après la cinglante défaite des législatives de mai dernier, a doublé, passant de 200'000 à 400'000. Et c'est avec une majorité écrasante de 60% des votants que Jeremy Corbyn a été choisi

comme leader de l'opposition ce samedi.

Bien que le chemin reste encore long, cette victoire peut s'avérer déterminante pour la dynamique du front anti-austérité qui tente de s'organiser en Europe. Tsipras semble s'embourber en Grèce et les chances de Podemos cet automne apparaissent comme toujours aussi hypothétiques, marquant ainsi un coup de frein pour la stratégie des coalitions hétéroclites, le nouveau meneur travailliste devra donc s'arracher pour convaincre une majorité de Britanniques et l'ensemble des sympathisants européens. Deux différences cependant avec le cas Syriza, Corbyn n'est pas Tsipras, il n'a plus de carrière à faire et le Royaume-Uni n'est pas la Grèce. Bémol cependant, les prochaines législatives en Grande-Bretagne sont prévues pour 2020, des tonnes et des tonnes d'eau peuvent encore passer sous les ponts d'ici là... ■

Alexandre Smirnov



IL FAUT LE DIRE...

Vous êtes notre seule richesse!

Gauchebdo a besoin de vous! Chaque jour passé à travailler pour vous, chaque nouvelle édition qui paraît sont autant de petites victoires obtenues face à l'adversité et à l'époque que nous vivons. Si les difficultés que nous traversons depuis des années sont partagées par l'ensemble du secteur des médias en Suisse, la situation n'en est que plus alarmante pour la presse d'opinion qui ne peut compter que sur l'enthousiasme et la détermination des plus concernés pour continuer d'avancer. Affronter le rouleau compresseur de la vulgate néolibérale dans une société largement acquise à ces valeurs peut sembler être un chemin de croix. Cependant, nous n'évoluons pas en vase clos et les soubresauts que l'on sent poindre en Europe et dans le monde annoncent peut-être un retour de balancier plutôt rapide et vigoureux.

De fait, l'existence aujourd'hui d'un journal tel que Gauchebdo relève d'un petit miracle, miracle qu'il faut bien sûr cultiver, et c'est le regard résolument tourné vers l'avenir que nous abordons cette rentrée, que nous espérons dynamiser par le lancement du nouveau site internet du journal et un engagement réitéré en nos valeurs de camaraderie humaine.

Nous avons ainsi le plaisir de vous proposer un nouvel outil de navigation plus complet, plus rapide et plus ergonomique, en osmose avec la version papier du journal, que vous retrouverez à l'adresse habituelle www.gauchebdo.ch.

Tout ceci serait inutile si nous ne savions pas que nous pouvons compter sur la fidélité et les attentes de nos lecteurs. C'est pourquoi nous tenons une fois de plus à tous vous remercier d'être encore là, contre vents et marées, pour permettre à Gauchebdo, ce modeste monument vivant d'une fantastique épopée sociale, politique et culturelle de subsister. Vous êtes notre seule richesse!

La rédaction

Retrouvez le nouveau site du journal sur: www.gauchebdo.ch

Pour une presse alternative et critique, abonnez-vous à GaucheBdo !

GaucheBdo a passé le cap des 70 ans en 2014 et ne lâchera rien. 70 ans durant lesquels il a évolué, résisté, changé de fréquence de parution et de nom. Il a su s'adapter avec les moyens du bord et toujours avec une grande motivation humaine de la part du comité, de l'équipe rédactionnelle, des bénévoles, ainsi qu'avec le soutien inconditionnel des abonnés et donateurs.

Depuis quelques années, des mesures ont été prises pour faire face à la précarité de la situation financière. Le changement d'imprimeur et la réorganisation des temps de travail de la rédaction, tout en gardant tous les postes de salariés, nous ont permis de réaliser une économie de quelques milliers de francs par an. Ce n'est pas encore suffisant pour être sereins mais cela nous encourage à continuer et à s'adapter encore. Adaptation qui passe par une diversification et une modernisation de l'offre. Un nouveau site internet est lancé aujourd'hui. Il sera plus convivial et proposera des nouvelles catégories d'abonnements. Nous lançons aussi une campagne de soutien, des lecteurs, des personnalités s'exprimeront chaque semaine

dans la rubrique consacrée à *GaucheBdo* jusqu'en décembre.

Nous avons besoin de vous !

Un journal de qualité vous parvient chaque semaine, vous faites peut-être même l'effort d'aller le chercher en librairie à Lausanne et Genève ou en caissette à Genève. Nous ne pouvons être présents dans les kiosques car nous sommes un journal de « niche ». Malgré nos moyens de distribution restreints nous avons ce qui est le plus précieux, vous. Vous, lecteurs occasionnels, vous, abonnés de longue date ou tous récents, vous êtes notre force et nos meilleurs ambassadeurs. Parlez de *GaucheBdo* à votre entourage et offrez un abonnement à votre sœur, votre tante, au cousin et pour les férus du net, offrez l'abonnement électronique ou un combiné !

Chère lectrice et abonné, cher lecteur et abonné, chère donatrice et cher donateur, chers soutiens nous vous disons merci ! Merci pour votre fidélité, merci pour votre générosité et votre soutien indéfectible. On compte sur vous. ■

Helena de Freitas

Présidente du Comité de GaucheBdo

GRÈVES, MANIFESTATIONS, MONDIALISATION ET LUTTES LOCALES...

CE QUE LES GRANDS MÉDIAS PASSENT SOUS SILENCE, LISEZ-LE CHAQUE SEMAINE DANS GAUCHEBDO !



POUR UNE PRESSE ALTERNATIVE ET CRITIQUE ABONNEZ-VOUS !

ILS NE LISENT PAS GAUCHEBDO :



ILS SOUTIENNENT GAUCHEBDO

Avec GaucheBdo, je respire un air de liberté



Tous les samedis, entre 15h et 16h, à mon bureau de Carouge, je lis *GaucheBdo*. Dans l'aventure de cette équipe rédactionnelle, dont je ne partage pourtant pas les options politiques (enfin, disons « pas toutes »), je respire, profondément et avec bonheur, un air de liberté. Dans le choix des sujets, dans la qualité des plumes, dans l'orfèvrerie de la chose écrite, et jusque dans l'archaïsme délibéré d'un « journal papier » fin 2015, je retrouve cette part de bonheur de mon adolescence: lire, découvrir, me laisser surprendre.

Adolescent au début des années septante, je considérais la Bibliothèque municipale de ma commune comme un temple de liberté intérieure, je m'y rendais presque tous les samedis, tiens le revoici, le samedi. Dans *GaucheBdo*, je découvre des textes historiques sur la Guerre civile en Grèce juste

après la guerre, des critiques de cinéma grec, une ouverture culturelle sans précédent aux pays du Maghreb, d'Afrique, du Moyen Orient, de l'Amérique latine, toutes choses qui n'existent quasiment pas dans les suppléments de week-end de nos grands journaux romands.

Parce que, dans ces journaux-là, la culture, c'est devenu de la promotion. Elle ne repose que sur la nouveauté, elle ne fait qu'emprunter le circuit publicitaire d'un nouveau film, ou d'un nouveau livre. Je déteste cela. Je rejette ce fumet de suivisme. *GaucheBdo* nous invite toujours sur des voies de traverse, insoupçonnées. Pour cela, je vous encourage vivement à soutenir ce journal. Il nous aide à mieux respirer.

Pascal Décaillet

JE M'ABONNE À GAUCHEBDO !

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Téléphone :

Ville : email :

Pays : Formule :

FORMULES ET TARIFS

	SOUTIEN		NORMAL		RÉDUIT	
	papier & web	papier seul	papier & web	papier seul	papier & web	papier seul
1 année	250 frs	150 frs	200 frs	85 frs	135 frs	
6 mois		80 frs		40 frs		
Essai (3 mois)		10 frs				

Des formules d'abonnement web uniquement (sans l'édition papier) sont disponibles sur www.gauchebdo.ch/abonnements

CONTACTS ABONNEMENTS

GaucheBdo - abonnements
case postale 168
1211 Genève 13

abo@gauchebdo.ch

En vous abonnant directement sur le web, vous simplifiez grandement la gestion administrative de votre abonnement : www.gauchebdo.ch/abonnements

GAUCHEBDO

Société d'édition de GaucheBdo
case postale 190, 1211 Genève 8
Helena de Freitas, présidente hdf@gauchebdo.ch

Rédaction
25, rue du Vieux-Billard, 1205 Genève
redaction@gauchebdo.ch | 022 320 63 35
Joël Depommier, rédacteur en chef jdr@gauchebdo.ch
Juliette Müller, secrétaire de rédaction jmr@gauchebdo.ch
Alexandre Smimov, correcteur asm@gauchebdo.ch
Stéphane Montavon, dessinateur smn@gauchebdo.ch
Carlos Serra, photographe, csa@gauchebdo.ch

IMPRESSUM

Administration
Jean-Pierre Kohler administration@gauchebdo.ch

Abonnements
abo@gauchebdo.ch | www.gauchebdo.ch/abo
CP 168, 1211 Genève 13 | 079 686 79 37 | CCP 12-9325-6

Publicité
tarifs et informations sur www.gauchebdo.ch/pub

Impression
Pressor, 6, route de Courroux, 2800 Delémont

Ressources humaines ou inhumaines?

CONDITIONS DE TRAVAIL • L'individualisation et la standardisation croissante des conditions de travail, déjà généralisées dans le privé, envahissent le service public, en mettant en péril ses missions et en péjorant la santé des salariés.

Pour rappel, en 2014, dans un intervalle de quelques mois, deux importants managers d'entreprises suisses ont mis fin à leurs jours. Il s'agit du directeur financier de Zurich Assurance Group, Pierre Wauthier, et le patron de Swisscom Carsten Schloter. La tendance pour expliquer ces faits, est toujours la même; les faiblesses individuelles, les problèmes de santé, l'incapacité à gérer le stress et la pression des actionnaires, la mauvaise organisation du travail, etc., finalement, la responsabilisation individuelle apparaît en filigrane comme la cause majeure de ces suicides.

Malades à cause du travail

Et pourtant, dans les principes et les codes de conduites supposés guider ces deux entreprises, on peut lire, par exemple chez Zurich Assurance: «Zurich ne veut pas seulement répondre aux attentes de ses clients, elle veut les dépasser. Pour cela, il lui faut des collaborateurs plus performants que la moyenne, qui se sentent bien, en forme et en bonne santé. Zurich promet donc la santé de ses collaborateurs par de nombreuses mesures et de nombreux avantages». Et chez Swisscom, dans sa charte d'entreprise, on peut lire: «nos valeurs; nous plaçons l'Homme et ses relations au centre de nos préoccupations. Ensemble nous sommes plus forts». Le fossé entre les dires et la réalité s'impose cruellement.

Parallèlement à cela, un marché de formations continues se développe: cours pour apprendre à gérer

le stress, management des émotions, cours de yoga, cours de gestion du temps de travail, cours de tolérance à la frustration, tout cela, finalement, ne sert à rien, si nous ne réussissons pas à changer les conditions dans lesquelles nous travaillons quotidiennement.

En Suisse, culturellement parlant, nous devons faire face à plusieurs tabous, par exemple, personne n'ose parler de son salaire, ni de son état de santé au travail. Si c'était le cas, les revendications salariales auraient sûrement été davantage à l'ordre du jour ainsi que la santé au travail. Ici la dimension privée est dépassée mais le fait n'est pas anodin: la santé au travail, c'est une affaire qui nous concerne tous/toutes. Qui n'a pas un voisin, un ami, un collègue ou lui-même malade à cause d'une surcharge de travail? Si, c'est le cas, alors que se passe-t-il en Suisse?

Les méthodes de management des entreprises privées sont arrivées maintenant dans la fonction publique: la compétitivité, la performance, la productivité et même la rentabilité se font une place dans le service public. Ce vocabulaire étrange apparaît, dans les périodes critiques, comme la soi-disant crise fiscale et budgétaire, le franc fort, où nous devons nous serrer la ceinture et où la péjoration des conditions de travail prend l'ascenseur.

Une ambiance de travail pourrie

Une société donnée doit savoir se remettre en question au moment où ses travailleurs ont perdu le plaisir

d'aller au travail. Certains indicateurs nous font peur comme l'augmentation accrue des maladies psychosociales liées aux conditions de travail. Le pire c'est que le coût social et économique est payé finalement par le contribuable.

Dans les services publics, certains témoins parlent de la privatisation accrue de la fonction publique et ses répercussions sur les conditions de travail et sur la santé où nous pouvons voir, notamment, une revue à la baisse du statut et du salaire ou un changement du profil professionnel, une perte des droits démocratiques sur les lieux de travail, et dans certaines unités, l'impossibilité de donner son avis, sous peine d'avoir des avertissements, les techniques de disciplinarisation par certaines méthodes de management qui imposent des objectifs irréalistes et, dans la plupart des cas, sans donner les moyens d'y arriver. Certains dénoncent la mise en place de dispositifs de contrôle du temps et des tâches au minutage. L'imposition des tâches à la chaîne fragilise le travailleur et précarise le travail. En produisant des tensions dans les équipes, l'ambiance de travail devient pourrie, le stress monte et c'est la galère.

Le travail se fait toujours collectivement, mais la tendance est à l'individualisation et à la personnalisation des responsabilités. Les évaluations périodiques qui numérisent ou traduisent en pourcentage certaines tâches, par essence qualitatives, par exemple dans les entretiens d'évaluations des objectifs. Certains chefs de service prescrivent un nombre idéal des entretiens journaliers qui doivent être faits par chaque assistant social sans prendre en compte la particularité de chaque dossier. S'agit-il d'une standardisation du social? Impensable pour certains, mais pas pour les chefs partisans du management des objectifs.

Le service public doit résister

Cette année, nous espérons ne pas avoir de managers suicidés, ni de politiciens-nnes épuisés par les doubles mandats, ni des travailleuses malades en raison du travail. Il ne faut pas que cela devienne naturel d'être malade à cause du travail. Si le travail est né comme facteur de production dans l'industrie et dans le privé, on voit mal comment cette logique peut aboutir dans le service public, si a priori, on ne cherche pas la rentabilité et l'accroissement du capital investi.

Le service public, il ne faut pas l'oublier, est par essence autre chose. En effet, il s'agit de la distribution sociale de nos impôts et, dans ce but, des conditions de travail de qualité s'imposent pour éviter que nos fonctionnaires publics ne soient malades, sinon, les travailleuses-euses de la fonction publique et le peuple suisse en général doivent descendre dans la rue pour défendre le service public et les conditions de travail dignes afin de préserver notre santé. ■

Johnson Bastidas

LA CHRONIQUE FÉMINISTE

Un été 2015 fort en misogynies

Voilà, c'est déjà la rentrée, l'été a passé comme un rêve...

Malgré la pause estivale et les journaux qui maigrissent pendant deux mois, le monde a connu son content de mauvaises nouvelles: les attentats terroristes qui, eux, ne connaissent pas de vacances, la crise en Chine, qui va probablement plomber l'économie mondiale, la Grèce étranglée, où les morts, désormais, sont plus nombreuses que les naissances, et ce flux continu de migrants qui viennent de partout et tentent de passer les frontières européennes.

À ce propos, la situation est non seulement dramatique pour ces malheureux, mais absurde. Ils dépensent 18 milliards de dollars pour atteindre l'UE, qui, elle, en dépense 16 pour les empêcher de venir! En outre, d'ici une vingtaine d'années, à cause du vieillissement de la population européenne, nous aurons besoin de 30 millions d'étrangers pour payer nos assurances sociales. Au lieu de lutter contre ce flux migratoire, que rien n'arrête, nous ferions mieux de l'accompagner et de le contrôler, ne serait-ce que pour préparer notre propre avenir. Angela Merkel semble l'avoir compris avant tous les autres chefs d'Etat.

En lisant les journaux, en écoutant la radio et la télévision, j'ai appris qu'outre-Atlantique, où la campagne présidentielle fait rage, un certain Donald Trump, Républicain, milliardaire, magnat de l'immobilier, recueille plus de 20% des voix, malgré ses multiples débordements. Une étude de l'institut ORC le place en deuxième position, devant Scott Walker (13%) et Jeb Bush (12%) des intentions de vote chez les républicains, alors que quatorze candidats se disputent l'investiture.

Dès l'annonce de sa candidature, Trump a stigmatisé les immigrés illégaux arrivant du Mexique, estimant que certains "sont des gens biens" mais que "la plupart sont des criminels et des violeurs". Des propos extrêmes qui ont suscité une vague d'indignation. Il a perdu plusieurs contrats dans les médias et dans les affaires.

Sans être entré dans le détail de son programme – bâti sur un slogan: «Faire que l'Amérique soit grande à nouveau» – Donald Trump fait parler de lui en appliquant une formule toute simple:

- faire une déclaration fracassante, fausse et si possible choquante dans les médias;
- être invité dans les mêmes médias pour se justifier;
- assumer ses propos ou prétexter avoir été cité hors contexte;
- refaire une déclaration fracassante, fausse et si possible choquante

Pour faire bonne mesure, il s'en prend aussi aux femmes. Il les compare à des truies, des chiennes, des animaux dégoûtants... La célèbre journaliste de Fox News, Megyn Kelly lui pose des questions sur ses propos. Il n'apprécie pas: «Il y avait du sang qui sortait de ses yeux, du sang qui sortait d'elle... de partout», dira-t-il.

Je ne pensais pas qu'on pouvait encore proférer des propos pareillement misogynes en 2015. Ce qui est plus grave, de la part d'un candidat à la présidence des Etats-Unis... Je frémis en pensant qu'il pourrait gouverner «le pays le plus puissant du monde».

Pourtant, des propos sexistes, on entend de toutes les couleurs de la part des politiciens. Petit florilège:

En France. «Les femmes sont là pour faire des enfants» a été le dérapage du sénateur de l'Indre, Jean-François Mayet, membre du parti Les Républicains, qui a fait une malheureuse corrélation entre la désertification médicale et la féminisation de la profession de médecin.

En octobre 2013, le député UMP Philippe Le Ray tente de discréditer l'intervention de la députée écologiste Véronique Massonneau en imitant des gloussements de poule, devant tout l'Hémicycle. La séance sera suspendue et Le Ray perdra le quart de son indemnité parlementaire du mois en réprimande.

Ségolène Royal a avalé bien des couleuvres durant sa carrière politique. En 2005, quand elle pense se présenter aux prochaines primaires socialistes, Jean-Luc Mélenchon, encore membre du Parti socialiste, lui balance: «L'élection présidentielle n'est pas un concours de beauté», oubliant qu'elle a investi quatre ministères et a été élue autant de fois députée. En 2007, Ségolène Royal annonce donc sa candidature à l'élection présidentielle, c'est la première fois en France qu'une femme aurait de bonnes chances de diriger le pays. «Mais qui va garder les enfants?» demande Laurent Fabius.

Quand les femmes n'en ont pas, cela est aussi sujet à plaisanterie sexiste. «Quiconque a choisi de rester stérile n'a aucune idée de ce qu'est la vie» a dit en 2007 le sénateur australien Bill Heffernan lors d'un assaut rhétorique contre la première ministre de l'époque, Julia Gillard. Cette dernière avait expliqué qu'elle avait fait le choix, très personnel, de ne pas avoir d'enfants, reconnaissant que cela avait facilité sa carrière.

Lors de l'élection présidentielle en Corée du Sud, la candidate Park Geun-hye – et future présidente – se voit aussi reprocher de ne pas avoir d'enfant. Un porte-parole de son adversaire Moon Jae-in déclare qu'elle n'a «aucune féminité» puisqu'elle ne s'est «jamais tourmentée au sujet des enfants, de l'éducation, de prendre soin d'eux ni des prix au supermarché».

On n'arriverait pas à répertorier toutes les boutades sexistes de Silvio Berlusconi qui, notamment, attaquait les femmes des partis adverses sur leur physique. En 2009, au sujet de la protection des femmes dans la lutte contre les viols: «Il faudrait trop de soldats. Il y a tellement de belles filles italiennes que cela ne sera jamais possible!» Sans oublier, sa description de Margaret Thatcher: «C'était une belle chatte».

Babulal Gaur, un député indien, a voulu dénoncer le viol comme un crime social. Mais sa misogynie reprenant le dessus, il a dit que c'était un acte «qui dépend des hommes et des femmes, parfois c'est légitime, parfois c'est injuste». Une sortie intervenue juste une semaine après que deux jeunes Indiennes furent retrouvées pendues et violées dans l'Uttar Pradesh.

Ainsi, je constate avec tristesse qu'au 21^e siècle, on n'a guère dépassé le stade de développement du Néanderthalien et qu'il est facile de caresser dans le sens du poil les atrophies du bulbe de tous les pays.

Huguette Junod



«La migration-exil, un phénomène social total»

CRISE DES MIGRANTS • L'actualité qui entoure le sort des migrants pose la question du rapport à l'autre. Nous avons questionné le philosophe, André Tosel, dont les derniers travaux reposent sur le rapport entre identité culturelle et enjeux sociaux de classe. Interview.

Comment réagissez-vous à la surenchère des déclarations d'exclusion et des politiques fondées sur l'exacerbation du fait sécuritaire en réponse aux situations tragiques et d'urgence vécues par les migrants?

ANDRÉ TOSEL Cet afflux de migrants bravant une mort atroce -après avoir subi une exploitation mafieuse pour passer de manière aléatoire en Europe et simplement y vivre- est inédit par son ampleur et ses caractéristiques. Il indique qu'un saut se franchit dans l'escalade de violences de masse extrêmes. Il est irréversible et signifie le désir de survie de populations fuyant la cruauté des guerres nouvelles, des misères les plus diverses. Il témoigne que dans certains pays du sud l'existence humaine est rendue insupportable en raison de conditions historiques où l'occident riche, et encore apparemment civil, notamment l'Union Européenne, compense sans le vouloir, la part prise dans ces états de chaos par son pouvoir d'attraction.

Ce phénomène effraye en ce qu'il fait voir aux populations européennes les plus fragiles le visage qui pourrait être le leur en ce monde de sur-violence, celui de l'exil et de la privation d'un monde en commun. S'il produit des réponses courageuses de solidarité pour accueillir ces exilés semi-volontaires d'un monde qui n'en est plus un, il incite les Etats à deux attitudes apparemment contradictoires: d'une part, prise de mesures minimales d'un accueil qui est contrôlé au nom des droits de l'homme supposés être la philosophie officielle de la civilisation, et, d'autre part, élaboration politique de la peur fantasmagorique que ces étrangers produisent en annonçant aux citoyens locaux un destin possible.

L'idéologie sécuritaire et la logique de l'exclusion combinent xénophobie et concurrence néolibérale; elles sont banalisées par les Etats qui peuvent ainsi convertir en conflits identitaires les irréductibles questions sociales structurées par les luttes de classes (offensive permanente du capital financier contre les populations cherchant à résister et modalités géopolitiques diverses des formes politiques et culturelles). Cette idéologie et cette logique sont des éléments d'une politique de dérive xénophobe assumée par les partis de droite (extrême ou pas) et par les partis anciennement socio-démocrates. Diverses réponses identitaires - nationalistes et/ou régionalistes- se cherchent en produisant un «nous» se défendant contre ces nouveaux «eux» qui sont vus comme des menaces sans que des analyses objectives ne soient diffusées pour comprendre et relativiser ce phénomène, sans surtout que des politiques communes de solidarité ne se mettent en place pour permettre à ces exilés de se territorialiser et de coexister avec «nous».

La thèse que les capacités d'accueil sont saturées est devenue un lieu commun sans fondement scientifique. Il est vrai que Michel Rocard nous a appris il y a longtemps que nous ne pouvions pas recevoir toute la misère d'un monde en lequel nous devons mener une concurrence mortelle les uns contre les autres pour y vivre et permettre à nos entreprises de s'adapter... Cette surenchère et ces politiques sécuritaires peuvent aussi être la forme de nouvelles stratégies face à l'émergence d'une force de travail exilée docile qui peut être dominée par fragments et mise en concurrence simultanément pour peser sur le salariat, le transformer en précaire et réduire les niveaux de l'existence populaire au minimum historique possible. Ces stratégies n'excluent pas une forme de guerre sécuritaire et l'exigence proclamée d'une lutte indispensable, jusqu'ici à présent inexistante, contre les mafias très organisée des passeurs peut se traduire par une guerre navale qui ne dit pas son nom: couler les bateaux emplies de réfugiés pour les secourir ou pas est une issue pensable.

Nous vivons une période de perversité structurale où des faits très violents -morts de milliers d'hommes sans défense et perception des survivants comme une menace- altèrent la vie quotidienne où la compassion non politiquement éclairée s'inverse en agressivité et en désir d'élimination, où une chute dans l'abjection devient une forme de subjectivation normale. «S'ils se sont noyés, ils l'ont bien cherché. Qu'ils restent chez eux ou qu'ils crévent, car chez nous il n'y a plus de place pour eux, ni travail, ni argent, et ils ne peu-



vent que nous apporter que le malheur en contaminant notre identité». Le risque est que cette déformation pathologique du sens commun éthique, ou «anamorphose» devienne élément structural d'un sens commun hégémonique étouffant les éléments de solidarité d'un autre bon sens, alternatif, de masse à construire.

En Europe, les mouvements xénophobes se développent et les politiques publiques y voient un afflux dangereux à contenir. Est-ce le résultat des contradictions de la mondialisation capitaliste?

Les gouvernements européens-dont la France- et l'Union Européenne rencontrent en cet afflux le test de leur absence ancienne de politique sociale favorable aux masses subalternes et la limite du traitement réservé aux populations non nationales et non «européennes», celle d'un apartheid rampant. Ce phénomène s'inscrit bien dans les pratiques de ce que l'on nomme mondialisation; il en est tout à la fois un effet complexe et une forme objective. Aujourd'hui cependant où le terme est devenu d'usage commun, il faut éviter sur le plan théorique de faire de la mondialisation une référence passe-partout, une sorte d'équivalent immanent de l'appel superstitieux à la volonté de Dieu, un nouvel asile de l'ignorance. Une longue analyse serait donc nécessaire pour montrer comment les contradictions relevant de l'exploitation du travail et du non-travail au plan global comme au plan national et local, celles référant à une domination sociale et culturelle des nord sur les sud se projettent en contradictions géopolitiques ethnico-culturelles. Les migrants sont à la fois des candidats aux armées des forces de travail et des individus inscrits en des populations hétérogènes mises en situation de multi-culturalité inégales et dépendantes.

Leur afflux pose la question cruciale au système dominant: ou bien faire vivre les migrants en les

laissant passer et les intégrer dans la mesure consentie par les conditions particulières en chaque territoire, mais de telle manière que cette intégration soit un élément de destruction par la concurrence de toute solidarité des forces de travail; ou bien les laisser mourir au nom de la civilisation européenne occidentale à défendre en jouant la guerre des pauvres et subalternes, en usant du cadre national comme lieu stratégique de l'affrontement qui commence par le renvoi des migrants d'un camp à l'autre avant une expulsion musclée «ailleurs», dans un lieu d'origine devenu introuvable. Cette alternative peut et doit perdre de sa brutalité si aussi bien dans les pays d'émigration que dans les pays d'immigration sont

créées les conditions supportables de vie, de travail et d'expression par-delà la pathologie de la condition imposée par le capitalisme postcolonial.

Les migrants condensent ainsi une grande partie des contradictions de notre monde sur fond d'émergence confuse des populations du sud déchirées entre révolutions démocratiques inachevées, guerres internes des fondamentalismes, critique de l'occident post-colonial et rivalités intérieures de l'économie financiarisée. Tout comme le don était un phénomène social total pour les sociétés non modernes et non capitalistes, la migration-exil avec ses risques d'apartheid devient un phénomène social total des sociétés mondialisées. La socialisation ne s'opère plus par les rivalités pour donner - recevoir-rendre; elle se fait par le moyen de la migration exil et de son chaos multiforme, par la perte de soi sous le déni des autres.

Dans votre dernier ouvrage «Nous citoyens laïques et fraternels?» (Ed. Kimé), vous en appelez à une nouvelle fraternité. Sur quelles bases penser un monde nouveau?

La réalité des migrants pose à l'Union Européenne la question du monde, celle du monde qu'elle entend construire. L'accueil ou le rejet des migrants d'abord, la solidarité ensuite à construire entre migrants à territorialiser et travailleurs territorialisés sont paradoxalement des chances objectives pour produire un peuple multiple, celui des subalternes, qui du même mouvement remet en question les logiques fusionnées de l'exclusion culturelle, de la domination sociale et de la soumission politique. L'urgence est là; faire un monde en partage commun et refaire du peuple dans l'hétérogénéité sont une seule et même tâche politique qui se produit en bas. La chute dans l'abjection de l'anamorphose perverse est déjà là en pointillé, rendue possible par l'état d'abandon des populations, leur relégation dans la privation d'activités utiles ou la non-activité, par la production d'une incapacité collective à penser les réalités historiques autrement que sur le mode des réactions d'un sens commun réactif de «victimes» tentées par la contre violence aveugle. Les tentations de révoltes nationalistes ou régionalistes agitent les masses et les poussent dans un sens xénophobe qui pourrait être celui d'un nouvel état de guerre autodestructrice.

La pensée adéquate en masse, ou du moins la perception solidaire, de la question des migrants comme question qui fait époque est indispensable pour une action commune réunissant migrants et non migrants. La logique de l'hyper-violence propre à notre société et à ses forces dirigeantes exclut cette union en qui elle voit un danger majeur, celui de la remise en cause de son ordre perçu enfin comme un chaos dont il faut sortir. C'est cette exclusion qu'il faut exclure pour produire, quand il en est encore temps, avec les migrants un monde en commun fait de luttes et de solidarités partagées en commun. ■

Entretien réalisé par Pierre Chaillan

Texte paru dans L'Humanité

MA SEMAINE DANS LA RÉDACTION...

Lundi, bientôt les élections anticipées en Grèce où Dimitri Tsipras a toutes les chances de gagner la timbale. Rappelons que son frère jumeau Alexis est toujours emprisonné dans un château en Bavière affublé d'un masque de fer.

(...)

Mardi, toujours la Grèce. Les migrants de plus en plus nombreux à être parqués dans les îles grecques attendent avec impatience de pouvoir enfin «fouler le sol allemand» qui serait «plus accueillant». Du coup, les autorités d'Athènes envisagent de

tous les reloger dans les aéroports du pays.

(...)

Mercredi, ça bosse, ça bosse. Pire que des Coréens du Nord du Sud.

(...)

Jeudi, au Municipal de Genève, la droite et le MCG refusent d'entrer en matière sur le budget de Sandrine Salerno estimant qu'on donne trop d'argent aux feignasses, aux bougnoules et aux drogués qui se prennent pour des artistes ne fait pas encore assez d'efforts pour réduire la dette de la

Ville. La magistrate socialiste y a pourtant vraiment mis tout son cœur.

(...)

Vendredi, après la destruction du temple de Baal à Palmyre cet été, on continue de se prendre la tête entre les mains en contemplant l'intolérance pathologique des fanatiques de Daech, cette fois envers un culte dont le dernier adepte a dû décéder d'inanition dans la solitude d'une grotte irakienne plusieurs centaines d'années avant l'apparition du Coran

Yeg

La Russie se cherche une opposition

RUSSIE • Alors que Vladimir Poutine vient une nouvelle fois de gagner les élections régionales avec son parti Russie Unie, Mikhail Kostrikov, membre du Parti communiste de la Fédération de Russie, revient sur la situation de corruption et de domination de l'oligarchie en Russie et sur la crise ukrainienne.

Invité d'honneur de la Fête des peuples du Parti du Travail, le Parti communiste de la Fédération de Russie était représenté à Genève par Mikhail Kostrikov, secrétaire du comité central de la formation. Aujourd'hui, le parti compte 92 sièges sur 450 à la Douma, ce qui en fait la deuxième force politique en Russie, principal opposant à la formation Russie unie de Vladimir Poutine.

Quelle est la situation tant économique que politique en Russie sous le régime du «tsar» Poutine?

MIKHAIL KOSTRIKOV Après la contre-révolution de 1991, la Russie a connu une restauration du capitalisme. Pour notre parti, cette situation se caractérise par un régime oligarchique, avec une bourgeoisie comprador (tirant sa richesse de sa position d'intermédiaire dans le commerce avec les impérialismes étrangers, ndlr). Sa puissance économique est basée avant tout sur l'exploitation du pétrole et du gaz et la vente à l'étranger des matières premières russes. Son intérêt économique se trouve à l'extérieur de la Russie. Pendant de longues années, la classe dirigeante russe lui a fait miroiter la possibilité de leur intégration dans l'oligarchie mondiale, ne serait-ce que comme partenaire mineur. Les événements comme la guerre en Géorgie en 2008 et la crise en Ukraine ont convaincu cette élite actuelle que l'oligarchie mondiale ne voulait pas l'accepter dans ses rangs et maintenant elle fait des tentatives frénétiques et désordonnées pour renforcer sa position en Russie même. D'une façon ou d'une autre, Poutine exprime les intérêts de ce segment de l'oligarchie russe, même s'il essaie de garder un certain

PARTENARIAT



Mikhail Kostrikov, secrétaire du comité central du PCFR, était l'invité de la Fête des Peuples en juillet dernier.

Carlos Serra

équilibre entre les différentes composantes cette oligarchie, dont un autre segment est complètement anti-national. Dans le cadre de la crise actuelle, celui-ci est même prêt à sacrifier les intérêts du pays pour conserver ses capitaux et ses avantages à l'étranger. Il est représenté par l'opposition libérale de droite, dont les slogans sont uniquement personnels. Cette opposition se focalise sur Poutine et les oligarques proches de lui, même si elle soutient le système capitaliste oligarque actuelle. Parallèlement, le régime de Poutine a peur de s'appuyer sur les masses populaires et les travailleurs dans sa politique socio-économique intérieure, il mène un programme d'austérité et de coupes massives dans la santé ou l'éducation, au détriment de la population.

Qui sont plus précisément ses oligarques et quels sont leurs objectifs?

L'opposition de droite est déchirée par des querelles de personnes. Il y a toute une galaxie d'organisations avec chacune un leader aux grandes ambitions personnelles, mais elle n'arrive pas à créer une organisation un peu conséquente. Il y a déjà eu beaucoup de tentatives de créer une seule opposition libérale de droite, mais toutes ont abouti à un échec. La dernière en date était la création d'une plate-forme civile, financée par l'oligarque Mikhail Prokhorov, mais l'essai n'a pas été transformé du fait des rivalités. Alexei Navalny qui a construit son image sur la lutte contre la corruption, a lui aussi échoué à fédérer l'opposition libérale de droite. Il s'est lui-même trouvé mêlé à des affaires de corruption et condamné à une peine avec sursis. Il a dénoncé certaines personnes, mais en évitant soigneusement de dire que la corruption était un élément structurel du système en place. Une grande majorité des businessmen et des fonctionnaires russes sont impliqués dans ce type d'affaires. L'opposition libérale de droite ne peut pas lutter contre ce système, car elle en fait elle-même partie. Elle se limite donc à vouloir déloger certaines personnes et les remplacer par d'autres, comme dans une démocratie bourgeoise.

Face à cette situation de blocage, quel est le rôle du PCFR et où sont ses ambitions?

Une des exigences du Parti, c'est que la Russie ratifie l'article 20 de la Convention de l'ONU contre la corruption qui oblige les fonctionnaires à déclarer non seulement leurs revenus, mais aussi leurs dépenses. Cela permettrait de lutter contre la corruption comme système et pas seulement contre des individus. Il y a une nette déconnexion entre les revenus de certains fonctionnaires et leurs dépenses colossales, comprenant aussi des biens immobiliers à l'étranger.

La justice est-elle libre ou à la solde du pouvoir comme on a pu le voir dans certains procès comme celui des Pussy Riot?

Elle n'est pas moins indépendante que dans d'autres Etats bourgeois, car elle est mise sous pression par l'administration ou par l'argent. Que ce soit pour le système politique ou la justice, il n'y a pas de différences essentielles entre la Russie ou certains pays occidentaux, car ce sont des Etats bourgeois où règne le capital.

Qu'en est-il des syndicats et quelle est la politique du Parti communiste russe envers eux?

Les syndicats officiels sont de facto dans la dépendance du parti au pouvoir, Russie Unie. Ils ne remplissent pas leur rôle de défense des travailleurs, étant donné qu'ils sont une courroie de transmission des idées libérales parmi les salariés. Il existe bien des syndicats indépendants et le parti essaie de travailler un maximum avec eux. Dans le cadre de l'«Etat-major des actions de protestation», une structure créée par le parti, il coordonne des actions de mobilisation dans les rues. En octobre 2014, le plenum du comité central du parti s'est penché sur la question du mouvement ouvrier et a pris la décision que le parti lui-même fasse quelque chose pour créer des syndicats indépendants dans les entreprises. Cette tâche est rendue plus compliquée, par le fait que dans les villes-capitales, Moscou et Saint-Petersbourg, il y a eu une vraie désindustrialisation dramatique. Récemment, le parti a collaboré avec le syndicat indépendant du personnel des lignes aériennes.

Quel est le but de la politique de prestige de Poutine, incarnée par l'organisation de grands événements sportifs mondiaux tels que les Jeux Olympiques de Sotchi ou la Coupe du monde de football?

Poutine agit comme un populiste assez expérimenté. Alors que ses programmes sociaux, y compris dans le sport, subissent des coupes, ces grands événements permettent d'accroître la plus value et le profit de la grande oligarchie. De plus, avec ces grandes messes ponctuelles et spectaculaires, le pouvoir peut faire forte impression sur la population grâce aux retransmissions par la télévision. Un des avantages pour le pouvoir, c'est que, du fait que ces événements sont très coûteux, ils permettent l'enrichissement des personnes bien en cour, notamment grâce à une corruption dont on ne connaît que la partie émergée.

Aujourd'hui, la Russie compte près de 23 millions de pauvres, est-ce que cette pauvreté est en croissance?

Ce chiffre est celui des statistiques officielles, passant sous silence les travailleurs immigrés clandestins qui sont plusieurs millions. Selon des calculs indépendants, ce taux est beaucoup plus élevé, comme le parti l'a constaté, en travaillant avec des organisations

scientifiques qui s'occupent de ces questions. La mobilité sociale devient de plus en plus difficile. Ceux qui tombent dans la pauvreté n'ont quasiment plus de chances de remonter. Si les retraités bénéficient encore des quelques restes pas encore liquidés de l'héritage soviétique, les jeunes familles avec enfants, où un ou deux des parents travaillent, sont frappées de plein fouet par la pauvreté, du fait de l'exploitation élevée de leur force de travail. La naissance d'un deuxième enfant dans une famille double ce risque. Toute la politique familiale de qualité de l'URSS, qui comprenait des services gratuits, a été complètement supprimée.

La migration de travailleurs étrangers, notamment en provenance du Caucase, vers la Russie peut-elle conduire à l'émergence d'un parti nationaliste et xénophobe comme le FN en France?

Il y a beaucoup moins de travailleurs du Caucase que des ex-républiques d'Asie centrale. Pour le travail peu qualifié, le patronat russe fait appel à des ouvriers du Tadjikistan et d'Ouzbékistan, notamment dans les grosses entreprises de construction. Le nombre élevé de migrants dans certaines villes peut créer des conflits avec la population, mais ceux-ci sont très localisés. Globalement, comme la Russie est un pays multinational, les relations entre les gens sont tolérantes et amicales. La conscience de l'amitié entre les peuples subsiste. Il n'y a pas de puissante organisation d'extrême droite en Russie, même si certains oligarques, comme cela se passe en Ukraine, pourraient créer ce genre de partis avec leur argent. Un des problèmes liés à l'immigration réside dans la propagation de certaines vues islamistes radicales, extrêmement différentes de l'islam pratiqué par les populations musulmanes en Russie. Dans la République du Tatarstan, des responsables de madrasas traditionnelles ont ainsi été assassinés par des islamistes radicaux.

Quel regard avez-vous sur les événements qui se sont produits en Ukraine et qui ont presque conduit à une partition du pays?

Par certains aspects, le gouvernement oligarchique de Viktor Ianoukovytch ressemblait à celui de la Russie et a entraîné une contestation sociale légitime qui aurait pu déboucher sur une révolution sociale. Mais le putsch de Maïdan a coupé court à ces protestations, débouchant sur la mise en place d'un gouvernement beaucoup plus à droite que le précédent. Des mobilisations avec un caractère anti-oligarchique se sont produites à Donetsk, Lougansk, Odessa et Kharkov. Dans les deux dernières villes, la contestation a été sévèrement réprimée par le nouveau pouvoir et par des extrémistes de droite, alors que dans le Donbass, à Lougansk et Donetsk, où les communistes ont joué un rôle important, la résistance a continué. Du point de vue de notre parti, c'est la dimension anti-oligarchique, puis anti-fasciste de cette résistance qui fait que Moscou a une attitude aussi ambiguë avec ces républiques populaires insurrectionnelles, ayant une peur bleue que cette résistance contamine la Russie, alors qu'il a soutenu les aspirations des habitants de Crimée et d'Odessa, dont la contestation était nationaliste. ■

Propos recueillis par
Joël Depommier

LES DESSINS DE MONTA



une co-édition
Gauchebo
Editions Antipodes

pour les commandes : editions@antipodes.ch
prix : 20 frs en souscription

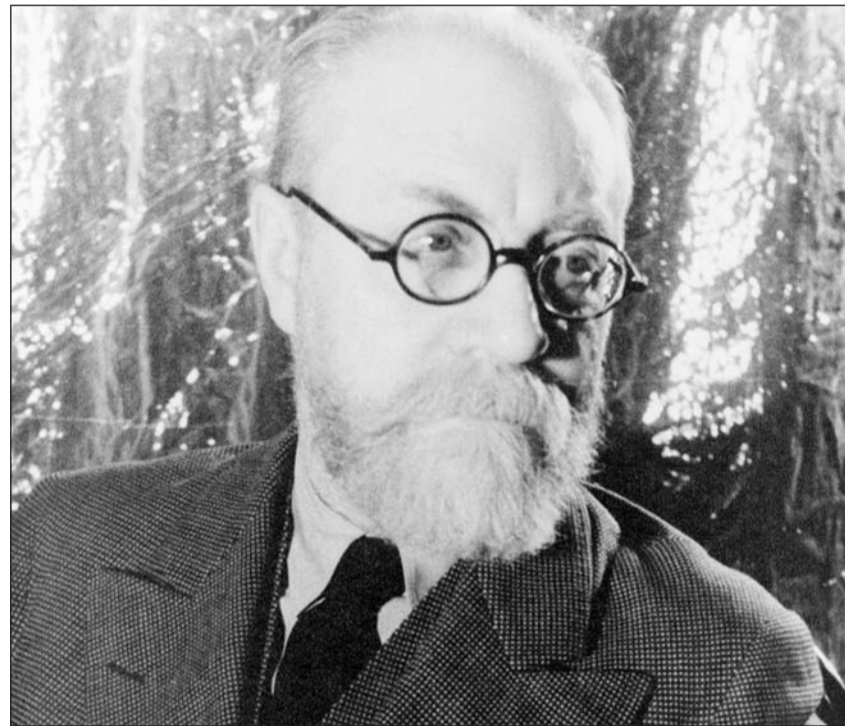
La Fondation Gianadda replace Matisse dans le contexte des mouvements artistiques de son temps

PEINTURE • L'exposition de Martigny, à la fois belle et intelligente, offre un florilège de l'art français entre 1890 et 1955.

L'exposition pourra, au début, décontenancer un peu le visiteur. En effet, la moitié des œuvres présentées se réfère à d'autres artistes que celui qui est mis en valeur. Mais quel florilège, on le verra par les noms qui vont suivre! La production d'Henri Matisse lui-même ne comprend que peu d'œuvres de tout premier plan du Maître. Cette présentation est néanmoins fort intéressante à un double titre. Elle montre d'abord - si besoin était - qu'un grand peintre n'est pas un météore tombé du ciel, mais qu'il s'inscrit dans le contexte artistique de son temps. Elle permet d'autre part de suivre l'évolution de Matisse, avec les influences subies, les confrontations fécondes qui l'ont toujours fait aller de l'avant. L'exposition s'intitule donc à juste titre «Matisse en son temps».

Les Fauves

Tout commence dans l'atelier du peintre symboliste Gustave Moreau. Là, Matisse se lie notamment avec Albert Marquet. La mise en cimaise des toiles procède souvent, très intelligemment, par juxtapositions et comparaisons. Il est donc intéressant de voir côte à côte le Pont Saint-Michel peint par Marquet et par Matisse. Ce dernier se rapproche aussi de l'intimisme de Pierre Bonnard et fait un détour par le pointillisme. Mais surtout, comme d'autres hommes du Nord (il est né en 1869 au Cateau-Cambrésis), Matisse va être fasciné, à Saint-Tropez et Collioure sur les



On pourra suivre l'évolution de l'artiste tout au long de son siècle.

bords de la Méditerranée, par l'intensité des couleurs du Midi. C'est là que naît le grand coloriste! En 1905, il participe donc tout naturellement au fauvisme, dont les couleurs violentes et presque agressives - ainsi le visage jaune et vert de *La Femme au chapeau* - font hurler le bourgeois et la critique, d'où l'appellation de «Fauves» dont on gratifia par dérision les membres de cette école. C'est l'occasion d'admirer aussi de belles toiles d'Henri Manguin et d'André Derain, dont on peut voir une superbe rade de

Collioure avec les mâts rouges de ses bateaux dressés vers le ciel. Entre 1914 et 1917, Matisse se rapproche du cubisme, incarné notamment par Juan Gris, mais n'y adhéra pas longtemps. Il restera fidèle à la figuration.

Matisse et Picasso

On ne mettra jamais assez en évidence la profonde impression que font sur Matisse l'Algérie (en 1906), puis le Maroc (entre 1911 et 1913). Il en rapporte le goût des étoffes très colorées et riches en ornements, des

arabesques propres à l'art islamique, des tapis, des poteries indigènes qui vont désormais garnir ses intérieurs. Il renoue aussi avec l'orientalisme exotique qui avait déjà fasciné Delacroix ou Eugène Fromentin. Apparaît alors un grand thème de son œuvre, les odalisques, ces femmes vouées au plaisir reposant lascivement sur des fonds de tapisseries chatoyantes. On remarquera notamment une superbe *Odalisque à la culotte rouge*. Là aussi, éclairante confrontation entre des figures féminines couchées de Matisse et Picasso. Il n'est pas faux d'opposer les deux artistes, comme l'a fait Wassily Kandinsky de façon certes un peu abrupte: «MATISSE: couleur, PICASSO: forme». Entre ces deux géants s'est instaurée une relation de respect mutuel... mais aussi de concurrence, qui les a sans doute stimulés et fait progresser. Il est par ailleurs frappant de retrouver chez l'un et l'autre, à certaines époques, un retour au classicisme.

N'oublions pas un autre aspect important de l'œuvre de Matisse, l'art ornemental. Cela commence avec la commande d'un décor par le grand bourgeois et collectionneur russe S. Chtchoukine, qui permettra au peintre de créer ses grandes compositions si célèbres, telles que *La Musique* et surtout *La Danse* (1909-1910), avec sa ronde de figures très simplifiées rouge-orange sur un fond bleu et vert, fait de couleurs pures. C'est aux achats de cette bourgeoisie

russe ouverte aux avant-gardes que l'on doit, après leur nationalisation, la présence de fabuleuses collections au Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. Très décoratif aussi, le *Grand Nu rose* aux formes épurées, qui correspond au modernisme des années 30 et peut faire songer à une sculpture d'Henry Moore, l'une de celles que l'on trouve dans le jardin magique de la Fondation.

Des gouaches extraordinaires

Dans les deux dernières décennies de sa vie, Henri Matisse, atteint dans sa santé, dut renoncer peu à peu à peindre. Ce qui nous vaut ses extraordinaires gouaches découpées, dont l'exposition présente un superbe ensemble. Un grand nombre d'entre elles sont des planches pour le livre *Jazz*: quel sens de la mise en place des formes et des couleurs, toujours intenses! On admirera aussi ses grands découpages inspirés par son voyage à Tahiti de 1930, où il a juxtaposé oiseaux et animaux marins: poissons, méduses, poulpes stylisés.

Mentionnons encore, accompagnant l'exposition, une belle série de photographies d'Henri Cartier-Bresson, qui a réalisé d'admirables portraits de Matisse bien sûr, mais aussi de Pierre Bonnard, Pablo Picasso, Alberto Giacometti et de nombreux autres artistes ou écrivains. ■

Pierre Jeanmeret

«Matisse en son temps», Martigny, Fondation Gianadda, jusqu'au 22 novembre.

Humour et nominations au Festival de musique de Lucerne

FESTIVAL • Peut-on rire en musique? Qui après Abbado et Boulez? C'étaient les questions posées cet été au bord du lac des Quatre-Cantons, où la musique fut superbement servie.

Le thème du festival de musique de Lucerne était l'humour; l'humour gai de Haydn, noir de Chostakovitch, ambigu de Mahler. «L'humour est la forme la plus saine de la lucidité», disait Jacques Brel et le Falstaff de Verdi, présenté en version de concert, lui donnait raison. Il y avait aussi l'humour populaire d'une chanson dans tel trio de Beethoven, l'humour moqueur de Hindemith sur un leitmotiv wagnérien, l'humour côtoyant deuil et désespoir dans les *Kafkafragmente* de Kurtág. Et il y eut l'humour patriotico-anecdote, aux effets spectaculaires un peu faciles, de la *Symphonie pour Lucerne* de l'Américain Tod Machover. Cette œuvre participative à laquelle de nombreux Lucernois ont apporté leur contribution est basée sur les bruits de la ville, sur des improvisations d'écoliers à partir d'un logiciel inventé par le compositeur, le tout retravaillé dans une partition utilisant grand orchestre et électronique, avec défilé de guggenmusik, chœur d'enfants, yodel, cor des alpes, cloches de vaches. Elle a suscité un délire d'enthousiasme du public dédicataire. Mais il n'y eut pas que des œuvres à classer sous ce thème. Pourtant, s'il est vrai comme le prétend Freud, que ce qui caractérise l'humour, c'est qu'il ne se résigne pas, il défie», on pouvait placer bien des œuvres sous son égide.

Un des moments forts du festival fut, le 23 août, la Journée Boulez en hommage aux 90 ans du compositeur, journée Boulez sans Boulez hélas, absent pour des raisons de santé. Et le succès a dépassé toute attente. Qui aurait pensé il y a cinquante ans que les salles du KKL (Kultur-und Kongresszentrum Luzern) où se donnaient ses œuvres feraient le plein et que ces concerts susciteraient un tel intérêt et un tel enthousiasme d'un public aussi curieux que divers. Sous le grand toit du KKL on pouvait écouter gratuitement plusieurs fois dans la journée le Dialogue de l'ombre double pour clarinette et bande enregistrée, dans une version avec vue sur le lac et les montagnes, enrichie de quelques cris de mouettes et sirènes de bateau! Puis passant de salle en salle, on suivait le parcours compositionnel de Boulez, ainsi que la création d'œuvres à lui dédiées de différents compositeurs, dont Holliger, Rihm, Kurtág. S'ajoutait un brin d'humour: tout le personnel du festival et les musiciens de l'Orchestre de la Lucerne Festival Academy portaient un t-shirt blanc avec le nom et le portrait du compositeur!

La question de l'avenir du festival se posait cette année: Abbado est mort, Boulez ne dirige plus. Pour ouvrir le festival Bernard Haitting, puis Andris Nel-

sons ont dirigé le célèbre orchestre du festival fondé en 2004 par Abbado. A la Lucerne Festival Academy, sur invitation de Pierre Boulez, c'est Matthias Pintscher et Pablo Heras-Casado qui ont assuré la direction.

Riccardo Chailly après Abbado, Wolfgang Rihm après Boulez

La transition était ainsi assurée, mais restait à désigner les successeurs de ces deux piliers du festival qu'ont été, plus de dix ans durant, Abbado et Boulez. Riccardo Chailly, 62 ans, prend la relève à la tête de l'Orchestre du Festival. Le chef italien, nouveau directeur de la Scala de Milan, a été assistant d'Abbado et un ami de toujours. Et le compositeur Wolfgang Rihm, 63 ans, assurera la direction artistique de l'Académie en tandem avec Matthias Pintscher, compositeur et chef d'orchestre, qui remplira les fonctions de chef principal de l'orchestre de l'Académie. Disons-le d'emblée, la connivence entre ces personnalités, qui se connaissent, ont travaillé ensemble, amis sinon disciples d'Abbado et de Boulez, partageant une même approche de la musique et liés de longue date au festival lucernois, garantit un avenir à la mesure de l'attente. Le festival vient de se terminer, vive le prochain festival. ■

Myriam Tétaz-Gramegna

Un vaste programme culturel attend le public de la Nuit des Musées lausannoise

EVENEMENT • Visites commentées, animations, spectacles, musique sont au programme.

La 15e édition de la Nuit des Musées aura lieu à Lausanne et Pully le 26 septembre de 14 h à 2 h du matin dans 23 musées. Le billet-objet (en forme de radio, clin d'œil aux émissions spéciales diffusées sur 90,4 FM), ouvrant à tout, sera de 10.- fr, et gratuit jusqu'à 16 ans. C'est un vaste et alléchant programme qui attend les nombreux visiteurs, et notamment les jeunes, de cette manifestation à la fois culturelle et ludique. Donnons-en un bref aperçu, subjectif et de loin pas exhaustif!

Un menu copieux

Le public aura naturellement la possibilité de visiter toutes les expositions en cours. Et de profiter des nombreuses animations. Au Musée archéologique, on pourra tailler le silex, graver l'os ou la pierre selon les techniques préhistoriques. Réaliser un bout de film à la Collection de l'Art Brut. Visionner à la Cinéma-thèque des films liés à la violence. Ou canaliser celle-ci par une initiation au karaté et à la méditation au Musée de la main... Les artistes en herbe réaliseront une œuvre inspirée par les toiles de

Marius Borgeaud à la Fondation de l'Hermitage. Au petit et méconnu Musée de l'immigration, on s'ouvrira au sort des réfugiés. On écouterait des contes médiévaux au Musée monétaire, où les plus jeunes pourront colorier princesses, dragons et châteaux forts. Des artistes feront entendre de la poésie orale en lien avec l'œuvre du peintre Zao Wouki au Musée d'art de Pully. Ou préférera-t-on le spectacle autour de Gilles et des vaudoiseries («On a un bien joli canton») au Musée romain de Vidy? Les techniciens en puissance réaliseront une réplique du premier ordinateur Apple au Musée Bolo de l'EPFL. Tandis que les férus de nature s'initieront au monde des abeilles au Jardin botanique. Bref, il y en aura pour tous les goûts! Sans oublier les prestations musicales et les plaisirs culinaires. Le mieux est de consulter le programme complet sur: www.lanuitdesmusées.ch. Mais celui-ci est bien sûr également imprimé et contient tous les renseignements utiles. Une occasion unique de redécouvrir la richesse des musées lausannois! ■

Pjt

Au cœur de la violence avec Sam Peckinpah

CINEMA • La Cinémathèque suisse consacre une rétrospective au cinéaste américain connu, entre autres, pour ses westerns iconoclastes et son engagement contre la guerre.

Après le Festival de Locarno et la Maison des Arts du Grütli et comme d'autres grandes institutions internationales de cinéma, les Cinémathèques française et suisse rendent en ce moment hommage au réalisateur étasunien Sam Peckinpah. En parallèle, un bel ouvrage collectif paru chez Capricci et coédité par la cinémathèque suisse, permet de redécouvrir les principales articulations, thématiques et chronologiques, de son œuvre.

Le travail de Peckinpah a été marqué par une réflexion profonde, inédite pour son époque, sur la violence, les modalités de son surgissement et la variété de ses effets dévastateurs. Son influence sera durable. Des films comme *Coups de feu dans la Sierra* (1962), *La Horde Sauvage* (1969), *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia* (1974), *Croix de fer* (1977) et *Osterman Week-end* (1983) influenceront plusieurs générations de réalisateurs talentueux comme Martin Scorsese, David Lynch, John Woo ou Quentin Tarantino... Des acteurs de renom, très souvent restés fidèles au réalisateur, auront aussi transcendé l'écran sous sa direction. Joel McCrea et Randolph Scott dans *Coups de feu dans la Sierra* (1962), Charlton Heston dans *Major Dundee* (1965), William Holden dans *La Horde Sauvage* (1969), Jason Roberts dans *Un Nommé Coble Hogue* (1970), Steve McQueen dans *Guet-Apens* et *Junior Bonner* (1972), James Coburn dans *Pat Garrett et Billy le Kid* (1973) et *Croix de Fer* (1977). Et pourtant, la réputation de Sam Peckinpah, tout comme les éléments de légende qui s'y sont postérieurement greffés, ont aussi eu un impact négatif sur la réception de ses films. Son nom convoque avec lui la mémoire de tournages au bord de l'implosion dirigé par une personnalité volcanique, le souvenir de conflits incessants avec les producteurs et de films rapiécés par les studios. Une créativité artistique débordante certes, mais aussi erratique parfois car affectée par de sérieux problèmes d'alcool et de drogue. Un peu moins triviale, une autre raison pour ce désamour relatif réside peut-être dans le thème, d'une intense gravité, qui habite l'essentiel de son œuvre et de laquelle elle tire toute sa force tragique: la violence.

Chez Peckinpah, la violence est omniprésente car inscrite au cœur de la nature humaine et de l'ordre social. Ubiquitaire dans ses formes et ses manifestations, elle est aussi dotée de capacités de déploiement et de potentialités destructrices infinies. L'ingéniosité et la maîtrise technique nourrissent l'incandescence brutale des images. Elles servent l'apparente clarté, glaciale, de son propos. Ambiguë, dénoncée comme complaisante par



Sam Peckinpah avec Dustin Hoffman sur le tournage des *Chiens de Paille* (1971).

DR / Collection Cinémathèque suisse

certaines critiques, la fameuse scène du viol dans *Les Chiens de paille* (1971) contraint à adopter tour à tour la position du bourreau et de la victime. Le noir pessimisme qui semble habiter l'univers de Peckinpah aura probablement découragé certains spectateurs.

Au crépuscule du western

La carrière de Sam Peckinpah débute à la télévision. Depuis le début des années 1950, le petit écran livre outre atlantique sa concurrence au cinéma. Elle va s'imposer comme le premier médium de masse en se substituant à la radio. Sam Peckinpah écrit des scénarios, puis se voit confier la réalisation de plusieurs séries de western. Le genre sera très populaire à la télévision jusqu'à la fin des années 1950. Peckinpah se distingue à plusieurs titres. Ses récits - comme *L'Homme à la Carabine* ou la série *The Westerner* - brossent le portrait d'un Ouest cruel et mélancolique. Dépourvue de sa dimension héroïque et rédemptrice, la violence qui se déchaîne dans ces vastes plaines est l'arme très mal maîtrisée de personnages douteux et grotesques, rongés par leurs obsessions pathologiques. L'avènement de ce genre nouveau reflète l'incrédulité grandissante du public à l'égard du western traditionnel ainsi que le relâchement de la censure. Il témoigne aussi des bouleversements de la psyché collective étasunienne. Le choc lié à l'assassinat du président Kennedy (et les mystères qui s'y rattachent) ainsi que la division de l'opinion autour de la guerre du Vietnam expliquent la lassitude pour les récits hollywoodiens et leurs univers de signification limpides et transparents (où chaque conflit résolu par le héros permet de rétablir l'ordre moral, politique et social). En phase avec ce contexte, la violence semble s'ensivager chez Peckinpah comme un simple phénomène de per-

turbation du monde auquel aucune signification, en tous les cas vertueuse, ne peut être rattachée. Mettant en scène deux cow-boys vieillissants accomplissant leur dernière mission avant de disparaître, *Coups de feu sur la Sierra* (1962) est déjà empreint du thème de la dégénérescence. Teinté du même esprit, la deuxième œuvre majeure de Peckinpah, *la Horde Sauvage* (1969), retient aussi l'attention des critiques par sa capacité à jouer avec le temps et altérer la vitesse du récit. «La fin de *La Horde Sauvage* est un festival de destruction, l'expression d'un sentiment très propre à cette fin des années 1960 juste après Woodstock: une génération qui préférerait brûler rapidement que s'éteindre à petit feu», explique Fernando Ganzo, qui a dirigé l'ouvrage collectif récemment paru chez Capricci. Les massacres de la Horde sauvage entrent en écho avec les infâmes exactions perpétrées au Vietnam, contemporaines du film, comme celles de My Lai. Ils coïncident aussi avec une nouvelle prise de conscience des atrocités commises contre les Amérindiens.

La caractéristique des récits de Peckinpah est de s'étirer, et les durées de s'y rétrécir jusqu'à atteindre l'arrêt sur image. A l'instar de *Major Dundee* (1965), les scénarios mettent souvent en scène le thème du renversement des rôles et de la trahison. Les intrigues servent à éclairer les nombreuses séductions - en particulier matérielles, corporelles et symboliques - exercées par la violence. Mais, c'est toujours pour en révéler les mirages. La violence conduit en effet systématiquement à la chute des personnages, à leur destruction et à leur avilissement (*Coups de feu dans la Sierra*, *La Horde Sauvage*, *Guet-Apens*, *Pat-Garrett et Billy the Kid*, *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia*, *Croix de fer*, *The Osterman Week-end*,...). Chaotique, incapable d'indiquer une direc-

tion claire, la violence des personnages ajoute pourtant d'importantes et précieuses victimes à son trophée. Elle tue la lucidité, la dignité et l'altruisme. Ce propos accablant est renforcé par une maîtrise formelle impressionnante: «Peckinpah a su s'appuyer sur de très bons chefs opérateurs, Lucien Ballard et John Coquillon, qui ont ajouté par la lumière l'émotion qui vient avant tout dans son cinéma du montage et du jeu des acteurs. Ainsi, par exemple, dans *Pat Garrett & Billy le Kid*, on trouve une grande beauté élégiaque, souvent liée aux moments de mort des personnages», souligne Fernando Ganzo.

Une note brechtienne

Peckinpah pouvait-il séparer d'ajouter la figure du soldat à sa danse macabre ? *Croix de Fer* (1977), seul film de guerre qu'il ait réalisé, met en scène la retraite chaotique et effroyable de la Wehrmacht sur le front russe en 1943. Individualiste féroce et forcené, assoiffé de combats, l'officier décoré Steiner s'oppose pourtant avec aplomb à une hiérarchie qui voudrait utiliser son image à des fins de propagande. «Je dégueule les officiers, mon uniforme et tout ce qu'il représente», éructe-t-il ainsi à la face de ses supérieurs interloqués. Le film s'achève par une série de photographies d'atrocités commises après la Seconde Guerre Mondiale aux quatre coins de la planète accompagnée par une citation célèbre de Bertolt Brecht tirée de *La*

résistible ascension d'Arturo Ui: «Ne vous réjouissez pas de la défaite du monstre car, à travers le monde qu'elle installa puis stoppa, la putain qu'elle engendré est toujours en chaleur».

Le dernier film de Sam Peckinpah, *The Osterman Weekend* (1983), basé sur le roman d'espionnage du même nom de Robert Ludlum semble ouvrir encore une nouvelle dimension à sa réflexion sur la place occupée par la violence dans le monde moderne. *Pat Garrett et Billy le Kid* était son adieu au western. Son opposition à la guerre du Vietnam et sa haine pour l'administration Nixon l'avaient même conduit à demander la nationalité mexicaine. Dénonçant les dérives de la surveillance étatique et du contre-espionnage typiques de la Guerre froide, *The Osterman week-end* est un règlement de compte avec un monde de la télévision où il a été formé et qu'il a fréquenté toute sa vie durant. Dans un univers anesthésié par le spectacle incessant produit par les médias, des personnages insensés se livrent à leurs fantasmes destructeurs les plus fous. Ainsi, l'agent secret endeüllé, campé par John Hurt, ébauche un projet de vengeance à la fois chimérique et burlesque dont il finit lui-même prisonnier. Réflexion au sujet des images et du pouvoir de la manipulation, le film est également une critique de la violence froide et sourde distillée par les médias et la technologie. Le film s'achève par une mise en abîme aux accents de distanciation brechtiens. Alors que la caméra fixe une chaise de studio télévision vide, la voix-off enjoint le spectateur à éteindre son poste. L'outil de contrôle social par excellence qu'incarne la télévision en a pris pour son grade. Mais la métaphore de la chaise vide fait aussi sens au regard de l'œuvre de Peckinpah dans son ensemble. Gravement malade sur le tournage, Peckinpah semble décidé à prendre congé. D'une violence noire certes, mais d'une intense profondeur, son cinéma est en train d'abdiquer. Les armes lui manquent en effet pour survivre au retour des «héros positifs» du cinéma étasunien des années 1980 (Spielberg, Lucas, Schwarzenegger,...) Et à leurs moins nobles ravages. ■

Emmanuel Deonna

Rétrospective Sam Peckinpah à la Cinémathèque suisse jusqu'au 3 octobre. www.cinematheque.ch
Sam Peckinpah, ouvrage collectif dirigé par Fernando Ganzo, Editions Capricci, 2015, 200 pages.

PARTENARIAT

Prévoyance et performance

Avec sa stratégie rigoureuse de placements écologiques et éthiques, Nest assure votre retraite en toute sécurité.

nest

Caisse de pensions écologique et éthique

Nest Fondation collective 10, rue de Berne 1201 Genève www.nest-info.ch

AGENDA CULTUREL ET MILITANT

Grèce, une crise sanitaire au bout des mémoires

Jeu 24 septembre 2015 à 20h à la Maison des Associations, Rue des Savoises 15, 1205 Genève
Conférence avec Mme Tatiana Egorova, coordinatrice des projets de santé de Solidarity4all.

Alternatiba, festival transfrontalier des initiatives locales pour le climat et le bien vivre ensemble

Du vendredi 18 au dimanche 20 septembre 2015, à Genève.

Retrouvez le programme complet sur le site <https://alternatiba.eu/leman/>

Fête nationale chilienne

Samedi 19 septembre à la Salle des Fêtes de Carouge, Rue ancienne, 37, Genève.

L'association des Chiliens de Genève vous invite à célébrer la Fête nationale chilienne à Carouge, entrée libre.

Retrouvez l'agenda militant sur www.gauchebdo.ch/agenda
Pour annoncer des activités: redaction@gauchebdo.ch

